

Bulletin de la Société historique de
Bellechasse

17130-0111-2006-20

Au fil des ans

Sainte-Sabine 1906-2006

Photo : André Beaudoin

Conseil d'administration de la Société historique de Bellechasse

Jean-Pierre Lamonde, président : 887-3761 lamondej@globetrotter.net

Conrad Paré, vice-président : 887-3238 conpar@globetrotter.net

Gisèle Lamonde, trésorière : 887-3761 gisele.lamonde@globetrotter.net

André Beaudoin : 642-5343

Monique Breteau : 837-1901 mbreteau@megaquebec.net

Lise Fleury Gosselin : 887-6030 fleuryl@globetrotter.net

Réjean Bilodeau : 789- 3664

Paul St-Arnaud : 884-4128 paulst-arnaud@globetrotter.net

Marie-France-Asselin : 887-6668 denis.d@globetrotter.net



Membres honoraires

0019 Benoît Lacroix

0003 Rosaire St-Pierre

0006 André Beaudoin

0008 Claude Lachance

0016 Fernand Breton

0038 Claudette Breton

0033 Roger Patry

Objectifs de la Société historique de Bellechasse

Réunir les personnes intéressées à l'histoire de Bellechasse, désireuses de participer à des rencontres, études, recherches et autres activités en vue de mieux faire connaître l'histoire de la région.

Éveiller et soutenir l'intérêt de notre population pour les événements et faits historiques ayant marqué la naissance et le développement de notre région.

Promouvoir l'inventaire, la recherche, l'étude, la préservation, la mise en valeur, la conservation des biens meubles, immeubles, sites, monuments, documents, environnements naturels, urbains, agricoles et forestiers d'intérêt patrimonial.

Publier, diffuser ou susciter la publication ou la diffusion d'articles, périodiques, bulletins, brochures, revues, volumes ou autres écrits relatifs à la vie et aux mœurs de la population.

Faire ériger des monuments, plaques ou inscriptions et suggérer à l'occasion des noms de rues, rangs ou chemins commémorant des faits ou personnages qui ont marqué l'histoire régionale.

Favoriser la recherche sur l'histoire régionale en fournissant, dans la mesure du possible, aux différentes institutions et aux chercheurs, l'information et la documentation de référence appropriées.

Promouvoir la connaissance de la région de Bellechasse, au point de vue historique, géographique, architectural, ethnographique, esthétique et en susciter l'utilisation à des fins culturelles et touristiques.

Développer un sentiment d'appartenance au niveau de la population de Bellechasse.

Territoire de la Société historique de Bellechasse

Armagh, Beaumont, Buckland, Honfleur, La Durantaye, Saint-Anselme, Saint-Camille, Saint-Charles, Sainte-Claire, Saint-Damien, Saint-Gervais, Saint-Henri, Saint-Lazare, Saint-Léon-de-Standon, Saint-Magloire, Saint-Malachie, Saint-Michel, Saint-Nazaire, Saint-Nérée, Saint-Philémon, Saint-Raphaël, Sainte-Sabine, Saint-Vallier.

Responsable de la publication : Société historique de Bellechasse **Rédacteur en chef** : André Beaudoin
Relecture : Louise Bélanger, Marie-France Asselin et Jean-Pierre Lamonde.

Inscription et renouvellement : Lise Fleury Gosselin

Les textes publiés dans ce bulletin sont la responsabilité de leur auteur. Le masculin est utilisé sans aucune discrimination et uniquement dans le but d'alléger le texte. La rédaction se réserve le droit d'adapter les textes pour leur publication. Sauf exception, *Au fil des ans* est publié quatre fois l'an. La **Société historique de Bellechasse**, incorporée en 1985, est membre de la **Fédération des sociétés d'histoire du Québec**.

Cotisation annuelle : 20 \$ **Adresse postale** : 8, rue Commerciale, Saint-Charles, **G0R 2T0**

Dépôt légal : Bibliothèque nationale du Québec – Bibliothèque nationale du Canada

Envoi de publication canadienne, numéro de convention 04695

Sommaire

64^e parution

Sommaire 2

Mot de la rédaction 3

Raymond Gagnon : Souvenirs de ma vie 4

Centenaire de Sainte-Sabine 22

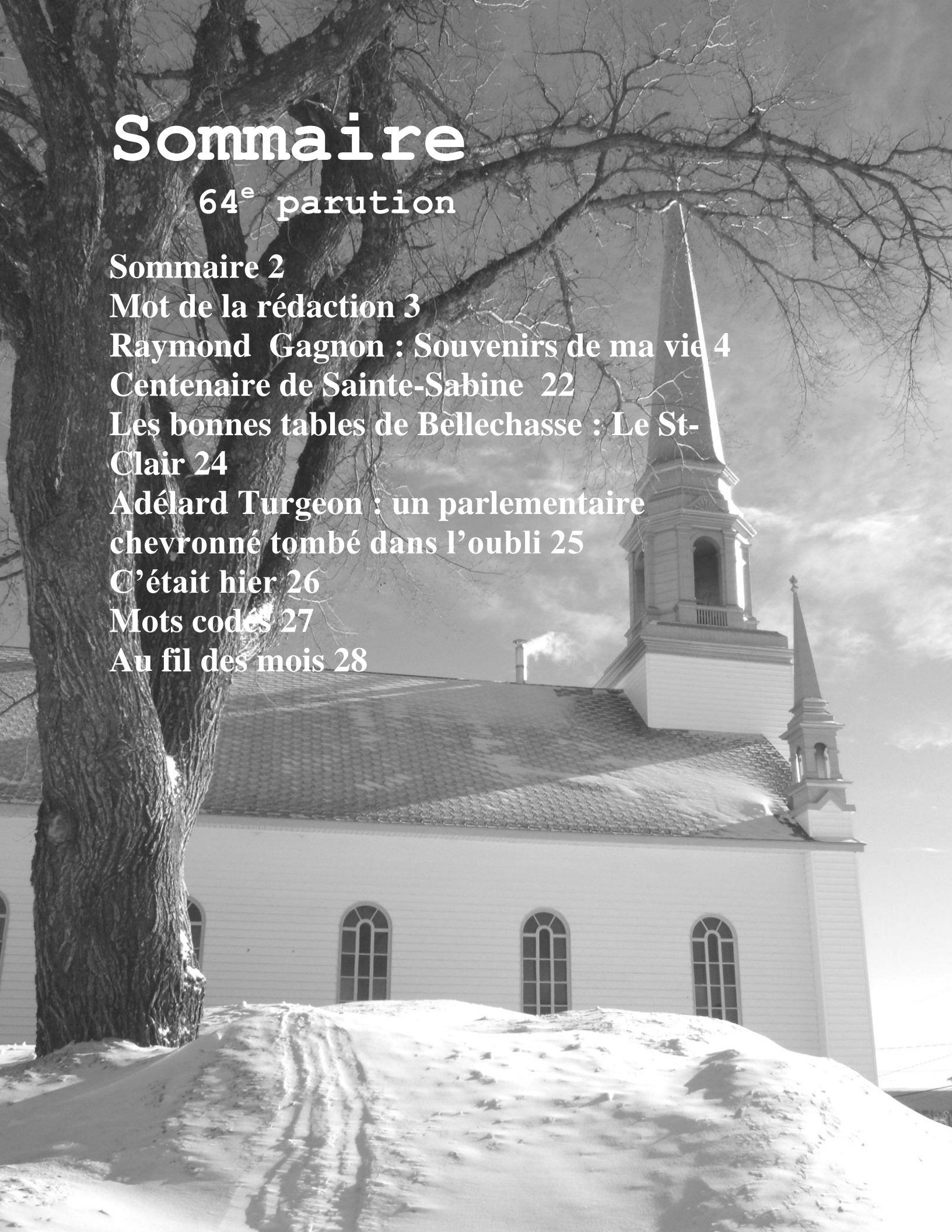
Les bonnes tables de Bellechasse : Le St-Clair 24

Adélar Turgeon : un parlementaire chevronné tombé dans l'oubli 25

C'était hier 26

Mots codés 27

Au fil des mois 28



Mot de la rédaction

par André Beaudoin

Le lecteur assidu d'*Au fil des ans* aura remarqué que nous accordons une grande importance à l'histoire de nos familles bellechassoises. Et vos commentaires semblent nous indiquer qu'il s'agit d'une formule qui vous rejoint. La popularité de la biographie d'Adrien Audet, résidant de Saint-Léon, parue dans notre édition de l'été dernier, nous encourage à poursuivre dans le même sens.

C'est pourquoi nous vous proposons, dans cette première parution de 2006, le résumé d'une autobiographie, tout aussi susceptible de susciter votre intérêt, de vous émouvoir.

Raymond Gagnon, membre de la Société historique de Bellechasse depuis plusieurs années, a publié récemment, sous le titre *Souvenirs de ma vie*, son autobiographie. Ce qui fait l'intérêt du petit

volume de 327 pages c'est que Raymond

Gagnon, doué d'une excellente mémoire, écrit ses souvenirs avec la précision de celui qui tient son journal quotidien. Originaire de Saint-Nérée, où il a passé la plus grande partie de sa vie, Raymond Gagnon avait d'abord rédigé ses souvenirs sous forme de manuscrit à l'intention de sa famille.

Modestement, sa prétention littéraire s'arrêtait là. Mais cela aurait été bien dommage, car le témoignage de Raymond, du 5^e Rang Est de Saint-Nérée, constitue un tableau précieux du vécu quotidien du Bellechassois typique de la classe agricole et ouvrière du dernier demi-siècle, de ses aspirations, et de ses valeurs.

Comme, nous ne pouvions reproduire le livre de Raymond Gagnon au complet, nous avons sélectionné, arbitrairement, nous en sommes conscients, les extraits qui nous ont paru les plus pittoresques ou les plus significatifs.

Nous formulons le vœu que l'initiative de Raymond soit suivie par d'autres membres de la Société historique de Bellechasse, car pour les générations futures, quelle précieuse source de renseignements sur ce que nous avons été, sur ce que nous sommes et sur ce que nous aspirons à leur léguer.



1990 : À l'occasion de leur 25^e anniversaire de mariage, Raymond et Suzanne posent fièrement avec leurs enfants.

Raymond Gagnon : Souvenirs de ma vie

Mes racines françaises

Mon plus lointain ancêtre connu se nommait Barnabé et il était marié à Françoise Creste. Ils vivaient sur une ferme achetée le 28 décembre 1565 de Gervais et Marion Aubert. Cette ferme se situait dans un petit village appelé La Gagnonnière, dans la forêt du Perche, entre Tourouvre et La Ventrouze en France. Un garçon de Barnabé, Pierre, marié à Renée Roger, s'est établi sur cette ferme. En 1635, trois de leurs enfants, Pierre, Mathurin et Jean se retrouvent à Québec.



Résidence ancestrale des descendants de Mathurin Gagnon, Château-Richer

Mon ancêtre québécois

Mathurin, mon ancêtre, est né le 22 octobre 1606 à La Gagnonnière où il fut baptisé. Il demeura avec ses parents jusqu'à l'âge de 29 ans, année où il vint en Nouvelle-France, à Québec, avec ses frères Jean et Pierre. Le plus instruit des trois frères, il ouvrit un magasin à Québec. Il était le seul à pouvoir écrire. Vers 1640, il s'établit à Château-Richer, sur une ferme de six arpents et demi de

Au fil des ans

largeur sur cent vingt-six de profondeur qui lui a été concédée. Un plan terrier de 1663 le situe entre la terre de Michel Roullois et celle de Pierre Gagnon, son frère. Il aurait fait un voyage d'affaires en France en 1643.

Quoiqu'il était le plus âgé des trois frères, il se maria le dernier. Son mariage eut lieu le 30 septembre 1647 avec Françoise Goudeau, fille de François Goudeau et de Jeanne Lehan ou Panée de la Roche-Guyon, en Normandie. La mère de Françoise s'était remariée en France à Jacques Lehoux, et tous se trouvaient alors au Canada. Françoise était âgée de seulement 13 ans lors de son mariage à Mathurin à Château-Richer. Jacques Lehoux signe comme témoin lors de son mariage. Ils eurent 16 enfants, mais 9 seulement se marièrent : cinq fils et quatre filles. Tous les autres enfants sont décédés en bas âge. Mathurin fut inhumé le 20 avril 1690 et Françoise lui survécut neuf ans. Elle fut inhumée le 14 septembre 1699 à Château-Richer.

Mon arbre généalogique

Mathurin Gagnon épouse Françoise Goudeau, le 30 septembre 1647, Notre-Dame-de-Québec.

Joseph Gagnon épouse Marie Cloutier, le 26 janvier 1699, Château-Richer.

Joseph Gagnon épouse Josette Lachance, le 24 novembre 1732, Saint-François, île d'Orléans.

Joseph Gagnon épouse Geneviève Morin, le 25 janvier 1762, Saint-François du Sud.

Jean-Baptiste Gagnon épouse Marguerite Boulet, le 3 février 1798, Saint-François Sud.

Antoine Gagnon épouse Archange Guillemette, le 29 janvier 1828, Saint-Gervais.

Joseph Gagnon épouse Marie Marcoux, le 28 janvier 1867, Saint-Raphaël.

Wilfrid Gagnon épouse Aurélie Royer, le 19 janvier 1906, Saint-Nérée

Joseph Gagnon épouse Annette Aubé, le 22 février 1933, Saint-Nérée.

Raymond Gagnon épouse Susanne Roy, le 28 août 1965, Saint-Charles.

Ma naissance

Je suis né le 30 octobre 1938, à 5 heures du matin. Comme c'était la fête du Christ-Roi, mon père Joseph, voulait m'appeler Christophe. Ma mère, Annette Aubé, n'a pas voulu. J'ai reçu, dans l'après-midi, le baptême du curé Louis Richard. Mes noms sont Joseph, Louis, Raymond. J'ai eu comme parrain et marraine un frère de ma mère, Wilfrid, et son épouse, Alice Corriveau.

Je suis né dans une maison bâtie par mon père et sa famille en 1932, sur une terre qui avait appartenu à son père Wilfrid, qui l'avait achetée de son beau-frère Philias Bernard. Cette terre avait trois arpents de largeur par trente arpents de profondeur. Mon père avait payé cette terre 600 \$ par versements de 20 \$ ou 25 \$, à mesure qu'il pouvait. Il a fini de la payer le 11 novembre 1944, par un versement final de 100 \$.

Le mariage de mon père fut célébré le 22 février 1933, en plein hiver. Ma mère nous a toujours dit que mon père ne voulait pas attendre à l'été. Il avait 23 ans et ma mère avait 19 ans. La terre de mon père était voisine de la terre de mon grand-père. Mon grand-père tenait cette terre de son père qui était venu la coloniser en venant de la paroisse voisine, Saint-Raphaël. Mon arrière-grand-père s'était marié dans la même paroisse en 1867, année de la confédération canadienne.

La maison que mon père avait bâtie avec sa famille était faite en bois, le solage était en pierres et mortier. Le toit était recouvert de tôle et les murs extérieurs étaient des planches verticales sur lesquelles ils appliquaient de la chaux. À l'intérieur, au premier étage, tous les murs étaient en planches, même les portes des chambres et le plafond. Le plancher était en planches de merisier de trois pouces de largeur. La cuisine occupait tout le côté sud de la maison. Du côté nord jusqu'à la porte à l'ouest, il y avait la chambre de mes parents. Le salon occupait le reste de ce côté.

Quand la maison fut construite, mon père avait installé l'escalier pour le deuxième étage en face de la porte du nord. C'est ma mère qui l'avait fait changer de place, car elle disait que s'il

Au fil des ans

arrivait quelqu'un et qu'elle était en haut, le monde pourrait voir sous sa robe lorsqu'elle descendrait l'escalier.

Au deuxième étage, les murs, le plancher et le plafond étaient en planches de frêne. Il n'y avait qu'un seul appartement. Le long du mur côté nord, entre les fenêtres, des piles de boîtes de carton s'empilaient. Nous les jeunes, on se demandait ce que pouvaient contenir ces boîtes. La nuit, ces boîtes pouvaient être la cause de cauchemars... Notre imagination pouvait faire sortir de ces boîtes... Un samedi de printemps où j'étais malade, je ne pouvais aller à la cabane à sucre avec les autres. Pour me consoler, ma mère me proposa de me laisser défaire une boîte dans la journée. Elle m'a apporté une boîte qu'elle savait pouvoir m'amuser. J'y ai trouvé plein de trésors qui m'ont fait oublier ma peine de ne pouvoir aller à la cabane à sucre. Parmi ces trésors, il y avait des lettres majuscules en carton que l'on ramassait dans les boîtes à thé.



**Joseph Gagnon et Annette Aubé, devant leur résidence,
vers 1950**

adonner que je sorte en même temps que lui pour aller à l'étable. Il m'a dit de regarder dans le cabanon. J'y vis un traîneau tout neuf. Quelle surprise! Il m'a dit : « C'est ton cadeau de fête. » J'étais bien content : j'avais mon traîneau à moi. Dans ce temps-là, c'était rare un cadeau, surtout que c'était mon premier traîneau

La sobriété de mon père

Dans les réunions de famille, mon grand-père paternel, qui habitait voisin de chez-nous, venait avec sa famille. Mon père aimait bien offrir de la boisson forte à la visite rare, mais lui n'en prenait jamais.

Il nous a raconté que lorsqu'il était jeune, il était allé à une fête à sucre avec son père et là il avait vu des choses faites par des gens en boisson, des choses qui l'avaient écœuré. Il s'était dit que jamais il ne prendrait de la boisson alcoolisée. Il n'en a jamais pris. Quand il est décédé, à l'âge de 88 ans, ça faisait plus de 50 ans qu'il faisait partie d'un mouvement antialcoolique.

Un cadeau de mon père

Il y avait un petit cabanon, côté sud de notre maison, de dimension de quatre pieds par quatre pieds environ ; il était cloué après la maison. Un matin que c'était ma fête, mon père a fait

La traite des vaches

Après avoir nettoyé le plancher des vaches, ceux qui trayaient prenaient un petit banc fait d'une bûche sur laquelle était clouée une planche. Les bancs n'avaient pas tous la même hauteur. Une fois assis sur le banc, on tenait la chaudière entre les deux jambes pour se servir de ses deux mains pour traire la vache.

L'été, au temps des mouches, il fallait se méfier pour ne pas recevoir un coup de queue de vache dans les yeux, car ça fait très mal. Il fallait aussi se méfier des pattes de derrière des vaches. Certaines donnaient des coups de pattes ou mettaient, tout simplement, la patte sur un de nos pieds. Certaines vaches donnaient moins de lait si elles n'étaient pas traitées par la même personne.

Le lait était versé dans des chaudières accrochées par des chaînes au plafond. Une fois la traite terminée, on transportait le lait à la maison où, sous la descente de l'escalier, était installée l'écrémeuse. On coulait le lait en le versant dans le grand bol de l'écrémeuse. Nous commençons alors à tourner le mécanisme de l'écrémeuse manuellement. Une sonnette nous avertissait quand ça tournait assez vite. Alors on ouvrait un machin et le lait descendait dans un endroit. On séparait ainsi la crème (gras) du lait. Quand nous avons fini d'écrémer le lait, après avoir mis un couvercle sur la chaudière de crème, nous la descendions dans le puits de la grange en l'accrochant à une chaîne.

L'eau froide du puits refroidissait la crème. Quand la crème était refroidie, nous la vidions dans un bidon également accroché à une chaîne dans le même puits. Sur ce puits, il y avait un plancher avec une trappe. Plus tard, mon père a construit un mur de pierre autour de ce puits, y mettant un toit recouvert de tôle.

Alors, l'été, on plaçait l'écrémeuse à cet endroit. De plus, l'été, quand mon père achetait de la viande fraîche au village, c'est dans le puits qu'on la plaçait dans une chaudière avec le beurre et le lait, quand il faisait trop chaud dans la maison. Après l'écémage, le petit lait était descendu à l'étable pour nourrir les veaux et les porcs.

Le temps des sucres et les valeurs d'entraide

Aujourd'hui, quand je remonte dans mes souvenirs, que je revois mes parents avec mes frères et mes sœurs lors de ces grosses journées à la cabane à sucre ou près de la maison en d'autres temps de l'année, chaque personne faisant sa part sans rien attendre d'autre que de vivre dans une famille où chacun semblait heureux de vivre, je trouve cela extraordinaire! Je me demande si de nos jours ça pourrait fonctionner ainsi. Je ne peux pas oublier non plus les plus belles fêtes à sucre où la parenté venait.

Avant de manger de la tîre, ils m'aidaient à ramasser l'eau d'érable, puis en faisant bouillir, tout le monde mangeait ce produit délicieux. Je ne peux pas oublier tout le travail qu'on a fait à la cabane à sucre et au temps des foins. J'ai bien compris ce que c'est que l'entraide. Je me souviens d'une phrase que me disait mon père qui a passé sa vie à aider les autres : «Quand on aide quelqu'un, si ce n'est pas lui qui nous le rend, c'est quelqu'un d'autre. » Un grand merci à tous et à toutes, je pense à chacun de vous. Une vraie famille c'est cela.

Les clôtures et l'alphabet !

Pour réparer les clôtures, quand c'était le samedi, on y allait à trois. Mon père s'occupait des piquets avec sa hache. Un autre avec de la broche et des pinces, attachait la broche cassée. Le plus jeune posait les U, c'est à dire les crampes. Cette expression est sortie de mon fils Michel, quand il me regardait réparer de la clôture. Alors qu'il commençait à apprendre ses lettres, tout à coup il m'a dit : « Hé! Papa, regarde là, il manque un U.»

Les abattis

Après avoir ramassé les branches autour du terrain qui avait été coupé de tout son bois, mon père choisissait un temps où le vent était du bon bord et juste avant la pluie pour ne pas que la forêt prenne en feu. Nous les jeunes, nous aimions ça voir monter la fumée blanche, car les branches des résineux n'étaient pas complètement séchées. Nous entendions le bruit que fait en brûlant la gomme de sapin et d'épinette, comme de petites explosions. Après que le feu ait parcouru le terrain à brûler, il fallait ramasser les bouts de branche qui n'étaient pas complètement brûlés. Nous les placions en tas et là nous faisons brûler le tout, en nous assurant qu'à la fin, tous les feux seraient bien éteints. Souvent, nos mains et nos visages étaient noirs par la suie des branches. Après la pluie, il fallait semer dans la cendre. Mon père avait une herse en bois avec des pics en fer. Il appelait cette herse, *le diable*. On se promenait avec cette herse tirée par un cheval autour des souches, jusqu'à ce que le grain soit enterré.

La boucherie

Faire boucherie était ce que mon père détestait le plus sur une ferme. Ce qu'il aimait le plus était de faire du sirop d'érable, faucher à la petite faux et labourer avec des chevaux. La journée de la boucherie, il avait de la misère à manger. Nous les jeunes, nous n'aimions pas cela. Il fallait bien le faire. Ça se passait dans l'étable. Mes oncles et mon grand-père venaient nous aider. Parfois, mes tantes venaient aider ma mère à dégraisser les ventres des porcs. On prenait une masse pour assommer le porc, un poêlon et un chaudron pour ramasser le sang du porc. Un peu de sel dans le poêlon empêchait le sang de coaguler. Ma mère, à la maison, avait fait chauffer l'eau. Il fallait être habile pour assommer le porc, pour le frapper à la bonne place. Quand il tombait par terre, on lui tenait les pattes et mon oncle était toujours celui qui saignait. Mon grand-père tenait le poêlon pour ramasser le sang que l'on apportait à la maison où ma mère, en le coulant, le plaçait dans des bocaux. Quand mes oncles retournaient chez eux, ils emportaient du sang pour le faire cuire à la maison. En boudin ou cuit dans un poêlon, c'était délicieux!

Quand on tuait le porc avant les fêtes, on gardait des tripes pour faire de la saucisse ou du boudin. Le soir, on chargeait les porcs dans une voiture et on allait les porter au village où un homme, le lendemain, allait les vendre en ville avec un camion.

Les foins chez Côté

Il y avait un petit terrain en culture, au bout de la terre à bois, acheté d'un monsieur Côté. Le temps des foins, c'était toute une fête! Nous partions de bonne heure le matin en emportant notre dîner. En arrivant au terrain, mon père après avoir attaché le cheval à un arbre, commençait à faucher le foin à la petite faux. Pendant qu'il fauchait, les enfants cueillaient des fraises et des bleuets, parfois des framboises. Au bout d'un certain temps, les plus vieux fanaient ce foin pour le faire sécher.



Raymond, vers l'âge de 15 ans

Au fil des ans

Quand mon père avait fini de faucher, nous dînions en pique-nique. Nous mangions de petits fruits que nous avions ramassés pour le dessert.

Dans l'après-midi, nous râtelions le foin avec des râteaux à main pour mettre ce foin dans la voiture, en commençant par le premier fauché. Les plus jeunes foulaient le foin dans la voiture. En fin de journée, tout le monde embarquait dans la voiture, sur le foin, pour revenir à la maison. Souvent les plus petits dormaient au retour vers la maison.

Après la messe

Après la messe, les gens se parlaient sur le perron de l'église. D'autres se précipitaient dans les magasins pour acheter des victuailles. Il y avait deux boucheries qui vendaient de la viande fraîche. Comme dans les rangs nous n'avions pas d'électricité, les gens achetaient, en petites quantités, du steak haché, du *baloné* et surtout de la saucisse. Parfois, nous allions dîner chez un de mes oncles qui restait à un mille du village. Il était marié à une sœur de ma mère. Même si le courant électrique passait par ce rang pour se rendre au village, eux n'avaient pas d'installation. Au village, nous avons l'occasion de voir quelques automobiles. Certains chevaux avaient peur des automobiles.

Le plus souvent, moi, après la messe, j'aimais retourner au magasin où l'on déjeunait avant la messe, parce qu'il y avait un gros radio-meuble. Comme chez nous nous n'en avons pas, ça me fascinait d'entendre de la musique. Un dimanche d'été qu'il faisait chaud, après la messe, mon père a fait une surprise à ma mère et aux enfants. Il nous a dit : « Venez avec moi. » Nous l'avons suivi dans un magasin et là, il a dit à celle qui était au comptoir : « De la crème à glace pour ma femme et mes enfants. » Je pense que c'était la première fois que je mangeais ce produit délicieux. Parfois, nous revenions à la maison passé midi.

Naissances à la maison

Chaque fois que ma mère avait un bébé à la maison, tous les enfants déménageaient chez mon oncle, qui restait près de la rivière. Mon père amenait chez nous ma tante, puis il allait au village téléphoner au médecin qui venait chez nous, l'été en automobile et l'hiver, d'abord en voiture à cheval, et plus tard, en snowmobile. Quand le médecin était parti, mon père venait nous chercher pour nous ramener à la maison où nous étions heureux d'avoir un nouveau frère ou une nouvelle sœur.

Mon père allait chercher ma grand-mère maternelle. Probablement que du même voyage, il allait demander un parrain et une marraine car, à peu près personne n'avait le téléphone. Ma grand-mère restait quelques jours chez nous, puis mon père, en allant la reconduire chez elle, avant que mes tantes jumelles ne se marient, en amenait une à la maison pour aider ma mère. Il paraît qu'une de ces tantes m'avait cherché une fois. Alors qu'elle me lavait, je m'étais sauvé dehors. J'étais sûrement très jeune, car je ne me rappelle pas de cette aventure. Ce que j'en sais, c'est ce qu'on m'a raconté. Il paraît que je me suis sauvé en costume d'Adam.

Le temps des fêtes

Quand j'étais jeune, le soir de la messe de minuit, nous partions en voiture à cheval, après le souper, pour aller passer la soirée chez mes grands-parents paternels au village de Saint-Nérée. Comme les frères et les sœurs de mon père faisaient la même chose, la maison se remplissait. Les plus vieux jasaient entre eux de leurs travaux d'hiver et d'autres choses, tandis que les jeunes écoutaient. Les femmes jasaient entre elles. Durant la soirée, ma grand-mère nous offrait des gâteries jusqu'à 23 heures, car pour communier à la messe de minuit, il fallait être à jeun depuis au moins une heure.

Au fil des ans

À minuit moins quart, l'église se remplissait de monde. Des gens restaient debout derrière, car les bancs étaient tous remplis. Après la messe de minuit, le curé célébrait ce qu'on appelait la messe de l'aurore. Il récitait seul, à voix basse, les prières de la messe, tandis que le chœur de chant, accompagné de la musique de l'orgue, interprétait les plus beaux cantiques de Noël. À la fin des deux messes, on attelait le cheval, qui était dans la grange de mon grand-père, pour revenir au cinquième rang. Nous ne prenions que de légères collations avant de nous coucher. La plupart du temps, la veille, nous étions allés avec notre père, couper l'arbre de Noël. Les filles en faisaient l'installation. Ce n'est pas sous l'arbre de Noël que nous retrouvions nos cadeaux. Ma mère les cachait quelque part dans la maison. Si certains ne trouvaient pas les leurs, ma mère leur donnait des indices pour les aider. Les années difficiles financièrement, les cadeaux c'étaient des oranges, des pommes et des bonbons. Je n'ai pas cru longtemps au père Noël. Quand je fus assez vieux pour me rendre compte que les enfants de familles différentes n'avaient pas tous les mêmes cadeaux, j'ai compris que le père Noël n'existait pas.

Au Jour de l'An, la plus vieille de la famille se mettait à genoux en face de mon père. Tous les autres enfants nous nous mettions à genoux derrière elle. Elle disait alors « Papa, voulez-vous nous bénir? » Mon père, en étendant le bras, nous bénissait au « nom du Père, du Fils et du Saint Esprit ».

Souvenirs scolaires

Parmi les élèves, il y avait une fille gênée, peut-être encore plus que moi. Le curé, presque chaque jour, la questionnait sur son exposé qu'il avait écrit au tableau. Je ne sais pas si c'était à cause de sa timidité, mais elle ne répondait presque jamais. Le curé lui disait : « C'est écrit là au tableau. » Si elle ne répondait toujours pas, il la faisait approcher du tableau et là avec une main, il lui plaçait la tête vis-à-vis des mots qu'il voulait lui faire dire. Le plus souvent, elle ne parlait pas. Ça se terminait par des pleurs. Il effaçait des mots du tableau avec les cheveux de la fille.

Moi, l'histoire et la géographie me passionnaient. J'aime encore regarder, à la télévision, des reportages qui viennent d'à peu près partout dans le monde. Pour ce qui est de la composition, ce qui me fascinait c'était d'inventer des situations. Sans les écrire, j'ai continué à inventer des situations en travaillant, quand le travail le permettait. Ça commençait par un rêve que je faisais la nuit. Dans les rêves, on subit plus au moins les situations, ça va souvent plus mal que bien. La télévision et les films qui, le plus souvent, finissent bien, m'ont conduit, pour ainsi dire, à réparer mes mauvais rêves. Des fois ces histoires pouvaient durer des jours, jusqu'à ce qu'un autre rêve déclenche une autre histoire. J'ai travaillé le plus souvent seul dans ma vie. En m'inventant des histoires, le temps passait vite. Quand je labourais avec mes chevaux, je ne pouvais pas car je parlais continuellement aux chevaux. Mais durant tout le temps que j'ai passé à bûcher en forêt dans les chantiers, au lieu de m'ennuyer, je rêvais en travaillant. Quand je rêvais que j'étais un chanteur, ma scie mécanique me servait de musique.

La plus jeune de mes sœurs

Diane, la plus jeune de mes sœurs, n'avait que trois ans quand mes parents sont déménagés au village. Évidemment, elle était le bébé et un bébé est toujours un peu gâté. Ma mère avait un peu vieillie et elle était peut-être un peu moins ferme. Ma sœur ne mangeait pas de tout. Toutefois, elle aimait la soupe aux légumes en *canne* qu'elle mangeait froide. Son dessert préféré était le sirop d'érable. Plus tard, quand nos deux plus vieux enfants ont grandi, elle prenait plaisir à venir jouer avec eux. Elle était pour eux comme une grande sœur. Elle m'a fait rire quand elle m'a raconté que le chien, qui était noir, tenait le rôle de curé. Suite à ses études, elle est devenue ingénieure chimiste. Elle demeure maintenant à Trois-Rivières.

13 juin 1953 : le grand feu de Saint-Nérée

Mon père qui n'avait pas encore d'automobile, est parti avec un de mes oncles au village pour combattre le feu. Ce n'est que le lendemain, de bonne heure, qu'il est revenu. Il nous a raconté ce qu'il avait vu et qu'on lui avait raconté. Le feu aurait commencé dans une partie d'une maison. La cause du feu serait un fer à repasser. Il était environ 22h30. Les personnes de cette maison, n'ayant pu éteindre le feu, ont demandé de l'aide à d'autres gens du village. La municipalité n'avait pas de pompiers. Tout ce qu'elle avait c'était un extincteur à base de poudre qui fonctionnait avec un moteur à pression. Ce soir-là, personne n'a pu faire fonctionner ce système. Le feu a rapidement pris de l'ampleur pour s'attaquer à la maison voisine, au sud dans la côte. Quand les gens se sont rendus compte qu'ils ne pouvaient pas éteindre le feu, ils ont fait appel aux pompiers de quelques paroisses des environs. Quand la maison dans la côte fut pas mal brûlée, les gens, à l'aide de grandes baguettes de bois, ont poussé le reste de la maison vers le bas, sur la première maison qui était presque toute brûlée. Ainsi, le feu n'a pas pu attaquer des maisons plus au sud du village.

Par la suite, le feu a traversé la rue vis-à-vis la première maison qui avait brûlé, en brûlant quelques maisons et l'école. Le feu s'est aussi mis à brûler les maisons du même côté de la rue que la première. Les gens, voyant qu'ils ne pouvaient pas éteindre le feu, se sont mis à sortir de leurs maisons. Ils sortaient leur ménage en allant le porter plus loin, derrière leurs bâtisses. Pour plusieurs, le feu est revenu brûler ces choses. À un moment donné, des gens arrivaient de l'extérieur et offraient aux sinistrés de transporter leurs biens par camions. Les policiers ont ainsi intercepté des camions sur le bateau de la traverse de Lévis. Des gens avaient profité de la situation pour voler des sinistrés!

Le lendemain, dimanche matin, je suis descendu au village à bicyclette. Mon intention était d'aller à la messe. Rendu au village, j'ai vu de mes yeux tous les dégâts causés par le feu durant la nuit. Les pompiers étaient encore là, finissant d'éteindre où il y avait encore de la fumée. Ils ont fait tomber les cheminées encore debout. Les fils électriques étaient encore au sol, parfois dans la rue. Rendu à l'église, je suis entré et quelle ne fut pas ma surprise de voir une poule se promener dans l'allée. Elle s'était faufilée par une porte entrouverte. Évidemment, il n'y a pas eu de messe à cette heure-là.

Mes débuts dans les chantiers



Sa scie mécanique sur les épaules, Raymond pose ici avec son cousin Sauveur dans un chantier de Shipshaw

Durant l'hiver 1957, pendant que l'on faisait les sciages au banc de scie, un de mes cousins, qui travaillait en forêt l'été et l'automne, m'a proposé de partir avec lui au mois de mai. Lui avait une scie mécanique pour bûcher. Mon père, au début, ne voulait pas. L'année précédente, il n'avait pas voulu que je parte. Moi, j'étais décidé de partir. Finalement, mon père a accepté et je suis parti après les semences.

Nous sommes partis un 23 mai. Nous avons pris l'autobus au village, avec nos bagages pour aller à Québec. Pour la première

fois, je débarquais à Québec. Après avoir mis nos bagages dans des casiers à la gare d'autobus, nous sommes partis à pied vers les bureaux d'une compagnie forestière. Là, il y avait un homme de la Beauce avec son taxi. Il proposait aux gens de les apporter en forêt au nord de Chicoutimi. Au nord du barrage Shipshaw, pour travailler pour la compagnie Price Brothers. Le gars demandait 20 \$ par personne pour le voyage. C'est ainsi que j'ai embarqué dans le taxi avec mes deux cousins et deux autres gars. Nos bagages étaient dans le coffre et aussi sur le toit de l'automobile. Nous sommes partis vers 10 h. Avant de partir, le plus vieux de mes cousins est allé chercher, à l'épicerie, une caisse de 24 bouteilles de bière et un gros sac de *chips*.

Moi, je ne savais pas où j'allais, combien ça prendrait de temps avant d'arriver : c'était le début d'une aventure. Dans ce temps-là, à l'entrée du parc des Laurentides, il fallait arrêter là. Des préposés prenaient le nom des passagers des automobiles, en demandant au chauffeur où il allait les porter. Ils donnaient un papier au chauffeur qui mentionnait l'heure d'entrée au parc. Il avait une heure et demie pour traverser. S'il traversait en moins de temps, il avait une infraction pour excès de vitesse. S'il prenait plus de temps, ils le recherchaient. Notre taxi était une automobile neuve et le conducteur avait le pied pesant. Nous sommes arrêtés manger à l'Étape, restaurant près du lac Jacques-Cartier. Nous sommes partis en montant et en descendant les montagnes, tout en admirant les lacs et la forêt.

Nous sommes arrivés au camp à l'heure du souper. C'était un camp neuf qui n'était pas fini de construire. Une grosse bouilloire était installée dehors. Les hommes, qui arrivaient du bois à pied, se prenaient de l'eau dans la bouilloire avec des bassins à main que l'on installait sur des barils debout. Mon cousin plus vieux finissait une bière en parlant aux gens. Moi, quand j'ai vu cela, je me suis senti bien loin de chez nous. Je me demandais dans quelle galère je m'étais embarqué. Je me tenais près de mes cousins. Un de mes cousins, comme moi, en était à sa première aventure. Il regardait sans parler. Mon autre cousin était un peu pompette à cause de ses bières et ne semblait pas s'en faire. De ses 24 bières, il lui en restait sept.

Le lendemain matin, à la brunante, j'entendais le bruit d'un moteur. C'était la génératrice pour que les cuisiniers puissent préparer le déjeuner. À six heures, je fus réveillé par un bruit très fort que l'on faisait à la porte de la cuisine, en frappant sur un triangle en fer. Une demi-heure plus tard, le même son pour nous avertir d'aller déjeuner. Après le déjeuner, je suis allé avec le cousin voir le contremaître qui nous a dit qu'il n'avait pas de travail pour moi à salaire. Si je restais là, je devais bûcher. Je regrettais un peu d'être allé là. Mon cousin le plus vieux m'a dit : « T'en fais pas, tu vas bûcher avec nous. »

Bûcher à trois avec une seule scie mécanique ne pouvait pas être payant. Mon cousin ne me l'aurait pas dit, mais moi, je ne voulais pas être un fardeau pour eux. J'avais deux choix : prendre une sciote et bûcher seul ou revenir à la maison. Mon orgueil m'a fait choisir d'essayer de bûcher. Je me disais que si ça n'allait pas, il serait toujours temps de partir. Ce fut très difficile! Chez nous, j'avais déjà scié, mais à deux. Abattre un arbre avec une sciote tout seul, c'est très fatigant pour le dos. Le pire, c'est que je ne savais pas limer la scie. Au bout de quelques jours, la scie allait tout croche. J'ai pris une autre scie et je faisais plus attention pour ne pas scier dans les nœuds. J'essayais aussi de limer. J'ai fait ça dix jours. Là, j'étais tanné! J'ai entendu dire que l'on pouvait acheter une scie mécanique par le contracteur. Je suis allé le voir le soir. Le contremaître a dit au contracteur que j'avais bûché assez de bois pour un premier versement. Le lendemain midi, je recevais ma scie mécanique que j'ai montée le soir avec mon cousin. Je savais comment ça fonctionnait car, chez nous, nous en avions une depuis l'automne d'avant. J'ai ainsi commencé une carrière de six ans à temps partiel dans la forêt publique.

Après à peu près deux mois, le bûchage était terminé à ce camp. Ma scie était payée et il me restait plus de 100 \$ en argent. Dans ce temps-là, où le salaire horaire était de 0,75 \$ de l'heure, j'étais très fier de ma performance. Je revenais chez nous avec une indépendance que je n'avais jamais eue. Là, la forêt n'était faite que de conifères. Je me rappelle que quand j'ai vu l'herbe au bord du chemin en revenant près de la ville et en voyant les arbres à feuilles, je trouvais ça terriblement beau. J'avais été privé de ces images depuis deux mois.

Mon deuxième métier : fermier

Au début de juin 1963, un matin, après le déjeuner, mon père m'a dit : « Qu'est-ce que tu dirais si je te vendais ma terre? » Je suis resté tout surpris. Je ne m'attendais pas à ça aussi vite. Auparavant, j'en avais parlé à un de mes frères. Le seul autre que je voyais qui pouvait l'acheter était celui juste un peu plus jeune que moi. Je lui ai dit : « Si t'en as envie, prends-la. » J'espérais qu'il la prenne. Il avait fait un cours en agriculture : il en connaissait plus que moi dans le domaine. Il m'a répondu qu'il ne la prenait pas. Je n'aurais pas voulu que mon père la vende à un étranger. Je savais qu'il n'avait plus la santé pour la faire fonctionner seul. Moi, depuis que j'avais laissé l'école à onze ans, je travaillais sur cette terre. J'y étais attaché. À part l'année où j'étais parti sept mois et demi en forêt, je n'avais jamais été longtemps sans revenir y travailler. J'y avais investi tant de labeur à labourer, à ramasser les roches, à faire les sucres, à faire les foins. Tous les travaux, je les connaissais par cœur.

Je savais que mon père n'avait que les connaissances de son père. Il avait pourtant réussi sur cette terre, avec l'aide de ma mère qui lui avait aidé partout sur la terre. Nous, les enfants, nous avons fait notre part pour aider à tous les travaux. Malgré notre pauvreté, nous avons vécu heureux sur cette terre. Je pensais moi aussi, un jour, avoir une famille. Je pensais qu'ici je pourrais leur faire vivre une enfance heureuse, comme celle que j'avais vécue. Je n'ai pas réfléchi longtemps, je lui ai répondu oui. C'est ainsi que je suis devenu propriétaire de la ferme de mon père, qui l'avait achetée de son père.

Notre mariage

J'avais entendu dire que l'on ne devait pas aller voir sa promise chez elle, le matin du mariage. Moi, je me fichais de ça! Ma meilleure année en forêt, j'étais parti un treize. Je me suis fait reconduire chez elle, j'avais tellement hâte de la voir! Nous sommes partis pour l'église dans des automobiles différentes. Là, je trouvais que le temps passait trop vite. Je n'avais pas le temps de goûter vraiment ce que je vivais. C'était vraiment comme un rêve : les échanges de consentements, les anneaux, le baiser, les chants, la musique. La cérémonie était terminée et il me semble que je venais juste d'arriver. Maintenant, ceux qui se marient sont chanceux : ils peuvent faire filmer leur mariage. Moi, je donnerais cher pour revoir le nôtre. À chaque année, à l'anniversaire de notre mariage, avant de m'endormir, je repasse en pensée tous les événements de cette journée. Au sortir de l'église, le soleil brillait. Le photographe était là et le vent aussi. On se regardait, on se souriait. On n'avait pas besoin de parler, on devinait ce qu'on aurait voulu dire. C'était merveilleux!

Le printemps suivant

Au printemps 1966, nous vivions un bonheur presque parfait car, sur terre, la perfection n'existe pas. Aux sucres, ce fut la plus grosse production jamais faite : 7 000 livres de sirop vendues en vrac! Ce qui correspond à 16 barils. Mes employés et moi, nous avons travaillé très fort. Quand j'ai reçu ma paie de sirop, comme ma vieille automobile pouvait me lâcher en tout temps, nous avons décidé qu'il était temps de la changer. Je suis descendu à Lévis dans l'intention de m'acheter une automobile usagée. Après avoir marchandé les automobiles usagées et voyant le temps de garantie qu'on donnait, je me suis informé du prix d'une automobile neuve.

J'ai acheté une Ford Comet V-8 1966. J'ai payé cette automobile 3100 \$ avec taxes. Je l'ai payée comptant. Je me suis dit que si je ne pouvais pas plus tard me payer une automobile neuve, j'en aurais eu une. J'ai gardé ma vieille automobile : le garage n'en voulait pas. Je l'ai vendue plus tard.

Naissance de notre premier enfant

Le 22 juin, nous avons eu le plus beau cadeau que nous avons jamais eu. Nous sommes allés à l'hôpital, car le temps était venu pour la naissance de notre premier enfant. Nous ne pensions pas que ça prendrait autant de temps, surtout autant de souffrances pour la mère. Dans ce temps-là, quand le temps approchait, on envoyait le père dans une petite chambre de six pieds par huit pieds. Là, il fallait attendre qu'on vienne nous avertir que le bébé était né. J'étais là avec un futur nouveau père. Nous trouvions le temps long. Lui fumait, la chambre était pleine de fumée. Je me demandais pourquoi ça prenait autant de temps. J'avais peur qu'il y ait des problèmes. Enfin, ce fut notre tour. Je suis retourné auprès de la mère qui était à moitié endormie. J'avais de la misère à trouver des mots pour lui parler. On m'a montré le bébé. Je le trouvais si petit. Il ne pesait que quatre livres et 11 onces. On m'a dit de ne pas m'inquiéter, le médecin avait dit qu'il était en parfaite santé. Je ne sais pas si c'est parce que Suzanne avait perdu du sang au début de sa grossesse qu'elle était si petite. C'était une fille! Pour nous ce n'était pas grave. Ce qui comptait pour nous c'est qu'elle était en santé. Nous avons pu le constater avec les années. Quand Suzanne est revenue à la maison, le bébé est resté à l'hôpital. Il ne pouvait sortir avant de peser 5 livres.

Nous sommes allés chercher le bébé le 13 juillet. Nous étions maintenant une vraie famille. Même si nous devions apprendre à vivre avec un bébé, ce qui dérange parfois la nuit, nous étions bien heureux. Le bébé n'a pas tardé à nous combler de ses sourires.

Crise d'appendicite

Dans l'après-midi (au temps des sucres de 1968), j'ai commencé à avoir mal au ventre. Plus le temps passait, plus ça empirait. En fin d'après-midi, nous sommes revenus à la maison. L'été précédent, j'avais eu ce mal. Suzanne avait dû faire venir le médecin à la maison. J'étais trop mal pour conduire l'automobile pour aller chez le médecin. Le médecin avait dit que c'était les intestins qui tournaient dans mon ventre. Il m'avait donné une piqûre et, en peu de temps, je m'étais endormi. Il était à peu près huit heures du matin. Je m'étais réveillé vers midi. C'était comme si je venais de m'endormir. Je n'avais plus de douleur, mais j'étais tout étourdi. Au bout de quelques jours, j'étais revenu en pleine forme.

Pour en revenir au printemps 1968, j'avais les mêmes symptômes que l'été précédent. Mon beau-frère m'a offert de m'aider à faire mon travail à l'étable. J'ai accepté. Rendu à l'étable, j'ai perdu conscience. Mon beau-frère m'a ramené à la maison et m'a conduit chez le médecin. Celui-ci m'a donné une piqûre. En revenant à la maison, j'avais besoin de vomir. Mon beau-frère voulait me descendre à l'hôpital. Moi, une fois rendu chez nous, je me sentais un peu mieux. Je n'ai pas voulu qu'il me descende à l'hôpital. Mon beau-frère est retourné chez lui avec ma sœur. Moi je me disais que je ne pouvais pas aller à l'hôpital, que je venais de commencer les sucres. Il y avait aussi le travail à l'étable. Et puis, il y avait Susanne avec les deux jeunes enfants. Avec l'espoir que ça passerait, comme l'été précédent, je me suis couché.

En pleine nuit, je me suis réveillé. La douleur était encore plus forte. Là, je me suis dit que le seul choix que j'avais c'était l'hôpital, si je ne voulais pas mourir. Susanne a téléphoné à mon voisin pour qu'il me descende à l'hôpital avec mon automobile. Nous sommes arrêtés au village prendre mon père et nous sommes descendus à l'hôpital. Rendu là, j'ai perdu conscience. On m'a opéré en vitesse pour une péritonite. À ce que je me rappelle après, j'étais assis dans le lit. Je sentais, dans ma gorge, comme un épi de blé d'Inde. C'était rude, ça me faisait mal et j'avais terriblement soif. Je demandais de l'eau. Une infirmière m'a donné un verre plein d'eau en disant : « Prenez-en une gorgée. » Moi, à demi conscient, j'ai bu tout le verre. Au bout de seulement quelques minutes, on a dû faire venir le chirurgien qui m'avait opéré. Il m'a installé un tube qui passait par le nez et qui descendait dans mon estomac. Le tube était relié à une machine. Le liquide que j'avais dans l'estomac sortait.

On m'a nourri par intraveineuse durant 11 jours. C'est au bout de ce temps que j'ai recommencé à manger. Durant ces jours, je me sentais faiblir. Je me demandais si j'allais mourir. Quand le médecin venait, je lui demandais : « Quand est-ce que je commence à manger? » Il me répondait en hésitant : « Je voudrais bien le savoir. » Dans ma chambre, il y avait un homme dans la cinquantaine qui venait de Saint-Damien. C'est lui qui essayait de m'encourager. Il me parlait de son passé. Il avait souvent les larmes aux yeux. Sa femme venait le voir tous les après-midi. Quand elle partait, il avait envie de pleurer...

La nuit, quand je ne dormais pas, j'essayais de prier. Je disais souvent à Dieu : Si vous voulez que j'aide encore ma femme et mes enfants, aidez-moi à prendre le dessus.» De temps en temps, on essayait de me faire prendre des jus. Ça ne passait pas. Ils ont dû me remettre mon tube dans le nez. Un jour, une de mes sœurs qui étudiait pour devenir infirmière, est venue me voir. En me voyant avec mon tube dans le nez, elle a perdu conscience. Je devais avoir mauvaise allure! Un jour, j'ai dit au médecin : « Si j'essayais de prendre un liquide chaud? Qu'en pensez-vous? » Il m'a répondu : « On peut essayer. » On m'a donné du thé chaud. Je l'ai pris à petites gorgées. Ça a marché! Après, j'ai commencé à prendre du solide.

Quand j'ai recommencé à manger, je me suis encouragé. Je reprenais espoir. Je m'ennuyais de Susanne et des enfants. Mes frères me disaient de ne pas me faire de soucis à propos de la cabane à sucre, que tout était sous contrôle. Même si ça ne faisait que trois jours que j'avais recommencé à manger, je suis sorti de l'Hôpital le dimanche de Pâques, dans l'après-midi. Je ne pesais plus que 111 livres. J'avais quitté la maison dans la neige. Maintenant, elle était toute fondue. J'étais content de revoir l'herbe. J'oubliais tout ce que j'avais vécu et j'étais prêt à recommencer à vivre.

1971 : une autre épreuve

Au début de juillet, le matin de l'anniversaire de naissance de notre deuxième enfant, j'ai reçu un appel téléphonique d'une de mes sœurs qui était en vacances, nous offrant d'embarquer avec eux pour aller visiter la famille d'un de mes frères qui habitait près de Baie-Comeau. Vu que c'était très loin et que nous n'y étions jamais allés, ça me tentait. Nos voisins étaient d'accord pour s'occuper de nos animaux. Susanne, ça ne lui tentait pas. Elle était enceinte et elle avait comme un pressentiment de ce qui devait arriver. Moi, j'étais bien ignorant du voyage d'une femme enceinte. Elle a finalement décidé de venir et nous sommes partis. Pour l'aller, tout s'est bien passé. Rendu chez mon frère, mon beau-frère et ma sœur se sont rendus chez un oncle de mon beau-frère qui était curé à Godbout. Nous sommes repartis le dimanche après dîner ou déjeuner, je ne me souviens plus très bien.

En revenant, en descendant la côte à Beaupré, un pick-up a soudainement coupé la route à mon beau-frère. Il s'en est suivi un accrochage. Au contact, j'ai perdu conscience. Quand je me suis réveillé, Susanne était assise par terre. Elle m'a dit : « J'ai une jambe cassée. » J'entendais mon fils qui criait : « Papa! Papa! » Je l'ai vu. Il avait une bosse sur le front. Ma fille avait une coupure à la tête. Elle saignait. Je croyais faire un cauchemar. Malheureusement pour nous, c'était la réalité.

Ma sœur et mon beau-frère essayaient de nous encourager. Eux aussi avaient des enfants là : un garçon de l'âge du mien et un bébé. Pour les enfants, il n'y avait rien de grave. Le pire, c'était Susanne qui avait une fracture à la cuisse et une fracture au bassin. Le pire pour elle, c'est qu'elle était enceinte de cinq mois. On a craint un peu pour sa vie. Susanne fut hospitalisée durant six semaines. Moi, je me suis retrouvé quelque temps en béquilles.

Comme c'était le temps des vacances, mes frères et mes sœurs se sont occupés de l'entretien de la maison et se sont occupés des animaux. Si les membres de ma famille ne m'avaient pas tant aidé, j'aurais dû vendre les animaux. Un après-midi, je ne me souviens plus quel jour, avec mon automobile, mon beau-frère qui était avec ma sœur chez nous à ce moment là, nous sommes, avec les enfants, allés voir Susanne à l'hôpital. Nous sommes arrivés à la

Au fil des ans

chambre. Rosaire poussait la chaise roulante dans laquelle j'étais assis, car je marchais encore en béquilles. En voyant Susanne tout en pleurs, j'ai compris que c'était arrivé. Même si on s'y attendait, ce fut un choc terrible... Elle avait perdu son bébé! C'était le comble du cauchemar... Je savais maintenant que Susanne était hors de danger. Il lui faudrait un temps pour se rétablir. Ce qui me chagrinait le plus, c'était qu'elle avait dû vivre seule la perte de notre bébé. Nous le voulions tellement ce bébé. C'était une petite fille. Céline aurait eu une petite sœur. Je regrettais tellement d'avoir insisté pour aller en voyage. À quoi bon regretter, je ne pouvais rien changer. En revenant chez nous, je ne pouvais pas m'empêcher de pleurer. Rendu chez nous, je me suis accroché à mes enfants. Ils avaient besoin de moi. Il fallait que j'arrête d'essayer de tout réparer, pour plutôt vivre avec la réalité. Au lieu de pleurer, je devais encourager Susanne à passer ces mauvais moments.

Épilogue

Raymond et Susanne vivent présentement une retraite bien méritée après s'être retirés à Saint-Charles. Jouissant de plus de temps libre, Raymond et Susanne ont eu l'occasion de voyager, de Halifax à Vancouver, en passant également par les plus beaux endroits du Québec. Qui a dit que les gens heureux n'ont pas d'histoire ? Erreur. Les gens heureux ont l'histoire des gens heureux! Bref un beau moment de lecture et de nostalgie que Raymond a bien voulu partager avec le lecteur d'*Au fil des ans*.



**La joie de vivre de leurs petits-
enfants, dans l'érablière de
leurs grands-parents, témoigne
que Raymond et Susanne ont su
transmettre à leur descendance
le sens des valeurs
authentiques... et un petit
faible pour les délices de
l'érable!**

Centenaire de Sainte-Sabine

C'est avec une fierté bien légitime que les résidants de Sainte-Sabine fêtent cette année le centième anniversaire de leur paroisse. Ce beau moment de l'histoire de Sainte-Sabine, une des plus coquettes paroisses de Bellechasse, nous invitons le lecteur d'*Au fil des ans* à le partager avec les résidants de l'endroit au cours de l'été prochain. En attendant, pour se familiariser avec sa jeune, mais féconde histoire, nous vous proposons ici le texte de présentation de la paroisse publié dans *La petite histoire des paroisses de la Fédération des Cercles de Fermières*, en 1950, sous la direction de Mme J.B. Cadrin.

La paroisse de Sainte-Sabine fut érigée en 1904 avec une partie du comté de Bellechasse et une partie du comté de Dorchester. Elle est bornée d'un côté par les paroisses de Saint-Camille et Saint-Magloire ; de l'autre côté par les paroisses de Sainte-Justine et de Saint-Luc. Elle fait partie du canton Langevin.

À ses débuts, elle comptait 66 familles. Aux premiers temps, elle fut desservie en mission pendant deux ans par M. le curé de Saint-Magloire. L'année 1906 nous rappelle l'arrivée de M. l'abbé Georges Mercier, premier curé. En 1907, on s'occupa de la construction de l'église, du presbytère, des dépendances. Le 12 juillet 1907 fut bénie la pierre angulaire et le 12 décembre, même année, la bénédiction de l'église. Pendant douze ans, la paroisse fut sous la direction de trois syndics : messieurs Adélarde Leblanc, Onésime Chabot, Joseph Lamontagne.

Les premiers colons arrivèrent en 1879 et venaient des paroisses de Sainte-Claire, Sainte-Justine et Saint-Charles. Les premiers défricheurs du rang Saint-Charles furent messieurs Ernest Rioux, Ferdinand Boutin, Laurent Goupil, Noé Marquis, David Goupil. Pour le rang Saint-Henri, messieurs David Carbonneau, Louis Brécancier, Pierre Dion, Simon Tanguay, Xavier Boniface. Rang Sainte-Marie : messieurs France Côté, Louis Prévost, Joseph Guay. Pour le rang Saint-Georges : messieurs Pierre Asselin et Cyrille Lamontagne. Les terrains de M. Ernest Rioux, père, furent transmis à son fils. Ce dernier fit don à la fabrique de 50 acres. Pour la construction de l'église et du presbytère, le bois fut coupé et scié par M. Édouard Couture et pris à Sainte-Sabine même. L'entreprise de la construction des bâtisses de la fabrique fut confiée à M. Elzéar Métivier, de Saint-Damien ; celle du presbytère à M. Onias Morin, de Sainte-Justine ; celles de la grange et des dépendances à M. Édouard Couture.

Le premier baptême inscrit aux registres est celui de Sabine Rioux, fille d'Ernest Rioux. Le premier mariage, celui d'Aurèle Gagnon et Rose-Anna Couture, en 1907. Les premières funérailles, celle d'Ovide Chabot, fils d'Onésime.

L'année 1908 rappelle la construction de trois écoles, une au village, une au rang Saint-Charles et une au rang Saint-Henri. Aujourd'hui, nous comptons six classes dirigées par des institutrices. Trois classes dirigées par les Religieuses de la Charité de Saint-Louis-de-France, qui occupent le couvent construit en 1945, et deux classes dirigées par un professeur.

L'année 1918 nous rappelle un triste souvenir. Un ouragan renverse notre église qui n'était pas complètement terminée, ce qui nécessita des travaux coûteux, mais grâce au dévouement inlassable de notre curé, à la générosité des paroissiens et à l'encouragement de part et d'autre, les réparations se terminèrent le printemps même.

L'année 1922 a un cachet tout spécial avec la visite de Son Éminence le Cardinal Bégin, venu dans la paroisse pour ordonner prêtre M. l'abbé Philibert Goulet, aujourd'hui curé de Saint-Zacharie. D'année en année, on souligne quelques améliorations appréciables. En 1927, M. l'abbé J.-C. Dumas, en arrivant dans la paroisse, demande et obtient du gouvernement provincial le gravelage de la route principale. En 1928, M. le curé décide de faire creuser le dessous de l'église pour faire une salle et en même temps un endroit qui remplacera la sacristie.

Au fil des ans

L'année 1929 nous rappelle la construction de l'aqueduc dans le village. En 1940, une grande amélioration vient s'ajouter. Celle de l'électricité dans le village et, en 1947, elle fut installée dans les rangs Saint-Charles et Saint-Henri.

Notre paroisse compte quelques organisations qui rendent d'appréciables services. En



Photo :André Beaudoin

1932 fut établi un cercle de fermières, qui comptait au début 24 membres et aujourd'hui 53 dames en font partie. En 1946, une caisse populaire fut organisée. Nous avons une patinoire, un terrain de balle. Notre paroisse compte encore un moulin à scie, deux boutiques de forge, un plombier, trois menuisiers, un ferblantier, deux fromageries. La population aujourd'hui compte 173 familles et 1096 âmes.

Un thème original et qui promet!

**Sous le thème *Il y a cent ans que l'on sème*,
les festivités commémorant le centième anniversaire de
Sainte-Sabine culmineront les 20, 21, 22 et 23 juillet 2006.**

Quatre cents saisons de charme



Scène hivernale à Sainte-Sabine

Les bonnes tables de Bellechasse

Le St-Clair

par Paul St-Arnaud

Restaurant prestigieux installé depuis peu dans la maison d'un pionnier, le St-Clair fait la fierté des citoyens de Sainte-Claire. Il occupe une maison ancestrale deux fois centenaire, de type québécois, construite à la fin du 18^e siècle par François Chabot, un gars de Saint-Charles venu s'installer là en 1797 sur une terre en friche de trois arpents de front à la rivière Etchemin par quarante de profond. Elle lui sera concédée officiellement par Gabriel-Elzéar Taschereau nouveau seigneur de la seigneurie de Jolliet qui, en 1786, se porte acquéreur des derniers titres. Pour les passionnés d'histoire, cette maison a beaucoup d'intérêt puisqu'elle remonte au temps des seigneuries sous le régime anglais, quelques années après l'invasion américaine de 1775. Faisant maintenant partie de la municipalité de Sainte-Claire, dans la MRC de Bellechasse, elle fait son entrée dans l'histoire comme maison de ferme du censitaire François Chabot à une époque où il n'y avait là ni mission, ni paroisse et donc ni chapelle, ni église, ni village. Avant lui et quelques autres cultivateurs venus de Saint-Henri, de Saint-Michel, de Saint-Vallier et de Berthier vers 1785 à la demande du seigneur Taschereau, les gens qui ont occupé le territoire de la seigneurie l'ont fait à l'indienne comme coureurs de bois : chasseur, pêcheur, cueilleur, trappeur et commerçant.

Le célèbre explorateur Louis-Jolliet avait bien reçu cette seigneurie des autorités françaises en 1697 dans le but de la développer mais, trop occupé à explorer le pays, il n'a jamais pu faire ce que tout seigneur devait faire pour mettre en valeur sa seigneurie : se choisir une terre pour lui-même, y construire son manoir, engager un fermier pour défricher son domaine, bâtir un



Photo : Paul St-Arnaud

Au fil des ans

moulin à ses frais, engager un meunier, faire venir des colons en leur donnant des terres avec obligation de les défricher pour ensuite les habiter et les cultiver, engager un capitaine de milice pour le maintien de l'ordre, percevoir les cens et rentes, le droit de mouture et le droit de passation, rendre des comptes une fois l'an aux autorités civiles de Québec sur l'état de son fief.

La maison Chabot, de style néo-classique, a été passablement modifiée aux cours des ans. On y ajouta une lucarne double à l'avant et on enleva deux cheminées pour n'en garder qu'une. En 1948, au moment de la construction du boulevard Bégin, on la déplace à l'endroit qu'elle occupe maintenant. Restaurée et rénovée de belle façon au goût du jour en 2004 on y ajoute une galerie couverte sur deux côtés avec balustrades et barreaux, des frontons triangulaires, des treillis sous la galerie, des marches et contremarches à motif, des lampadaires, une enseigne et tout un aménagement paysager à l'avant.

En ce qui concerne l'intérieur de la demeure, c'est une véritable merveille. Dans un esprit moderne on y retrouve le charme des maisons d'autrefois. La qualité et l'authenticité des matériaux, le choix des couleurs, la beauté des tableaux qui de toutes parts sollicitent notre sens artistique, le mobilier, l'agencement harmonieux des espaces, la chaleur des boiseries, le dosage judicieux des éclairages, tout contribue à créer l'environnement propice aux plaisirs d'une bonne table. Au St-Clair, propriété de Andrée Frenette et Michel Baillargeon, les mots du poète Charles Beaudelaire ravivent notre esprit : «Tout n'est qu'ordre et beauté, luxe, calme et volupté.»



Une ambiance conviviale

Photo : Paul St-Arnaud

Adélard Turgeon

Un parlementaire chevronné, tombé dans l'oubli

par Claude Lachance,
député de Bellechasse de 1981 à 1985 et de 1994 à 2003

Cet article est tiré du *Bulletin de L'AAPQ*, automne 2005.

Lorsque je suis devenu député de Bellechasse, le 13 avril 1981, Adélard Turgeon était pour moi un parfait inconnu. Quelques semaines plus tard, en parcourant un corridor du rez-de-chaussée de l'hôtel du Parlement, je découvris par hasard, accroché au mur, le portrait de cet homme aux cheveux ondulés. Ce contact visuel suscita ma curiosité.

Consultant le *Répertoire des parlementaires québécois 1867-1978*, qui venait d'être publié, j'appris qu'Adélard Turgeon joua un rôle prépondérant sur la scène politique québécoise dans le premier quart du 20^e siècle. Cette trop brève biographie me laissa sur mon appétit.

Mais c'est à Denis Racine que revient le mérite de sortir de l'oubli ce parlementaire bellechassois hors du commun, décédé il y a 75 ans. Dans sa biographie *Adélard Turgeon : Un parlementaire de cœur et de culture (1863-1930)*, publiée en décembre 2004, monsieur Racine nous trace le cheminement d'une personnalité politique jusqu'ici méconnue.

Né à Beaumont le 18 décembre 1863, Turgeon alors âgé de seulement 26 ans se fait élire à l'Assemblée législative en juin 1890. Il y représentera la circonscription de Bellechasse sans interruption pendant 19 ans. Par la suite, de février 1909 jusqu'à son décès survenu le 14 novembre 1930, Adélard Turgeon préside le Conseil législatif, ce qui en fait l'un des personnages politiques québécois ayant cumulé la plus grande longévité parlementaire, soit plus de quarante ans, le trophée revenant à Hector Laferté qui siègera 52 ans dans les deux Chambres. (Voir Bulletin, vol. 5, n^o 2. Printemps-Été 2004).

Dans la préface de cet ouvrage de près de 500 pages, notre collègue Denis Hardy souligne avec pertinence que Turgeon aurait pu légitimement aspirer à la plus haute fonction de l'État. Ses connaissances, sa vaste expérience comme député et ministre, son éloquence, sa culture, ses réseaux bien établis tant à l'intérieur du parti libéral qu'au sein du monde des affaires prédisposaient Adélard Turgeon à devenir premier ministre du Québec ou ministre influent à Ottawa. Le biographe, lui, ne peut déterminer si c'est par paresse ou par lucidité que Turgeon



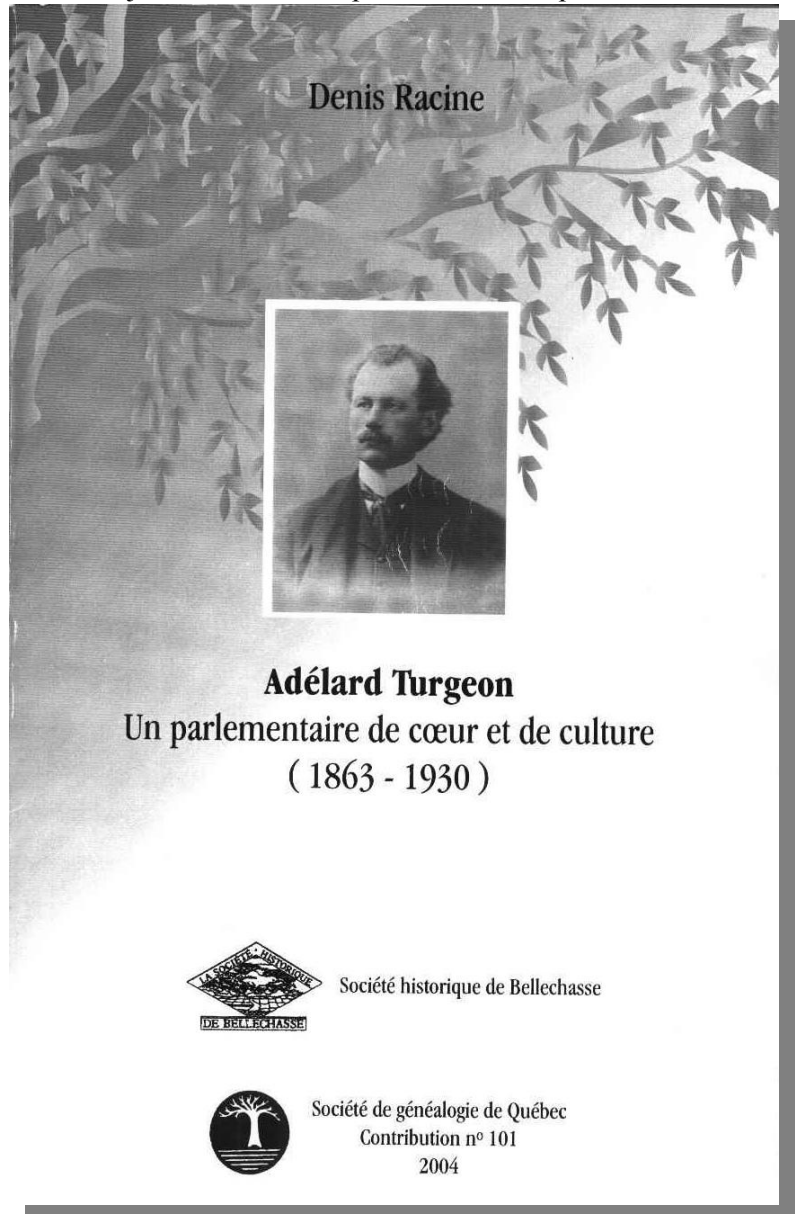
refusa cette opportunité et se contenta de figurer au second plan. Quoi qu'il en soit, l'abondante bibliographie qui figure dans ce livre atteste du sérieux de son auteur. Denis Racine en profite pour dépeindre avec justesse le contexte politique particulier de l'époque où l'hégémonie libérale, tant sur la scène politique québécoise que canadienne, constitue un facteur déterminant.

Un chapitre qui m'a particulièrement plu est celui où l'auteur relate le duel électoral qui opposa Turgeon à Henri Bourassa, leader nationaliste de l'époque. Cette élection partielle, tenue dans Bellechasse, en 1907, suscita un intérêt considérable partout au Québec et même à Ottawa, compte tenu de la notoriété des deux politiciens. Cette confrontation mémorable se termina par une victoire de Turgeon qui obtint 61 % des voix.


Tout comme Wilfrid Laurier, Adélar Turgeon n'a pas de descendants connus. En effet, Eugénie Samson, qu'il avait épousée à Lévis, le 19 juillet 1887, n'eut pas d'enfants. Cependant, bel homme aux goûts raffinés, Turgeon semble avoir connu un succès certain auprès de la gent féminine de la haute-ville de Québec. Par pudeur ou méconnaissance, Denis Racine passe cet aspect de la vie de Turgeon sous silence.

L'un de ses écarts de conduite hors mariage, documenté par Karen Molson, auteure de *l'Histoire des Molson : 1780-2000*, concerne Mary Snyder, l'épouse de Kenneth Molson, de la célèbre famille. C'était en mars 1904, alors qu'Adélar Turgeon était ministre de l'Agriculture dans le cabinet Parent.


Les célèbres contemporains d'Adélar Turgeon que furent les Wilfrid Laurier, Henri Bourassa, Armand Lavergne, Félix-Gabriel Marchand, Simon-Napoléon Parent et Lomer Gouin ont certainement contribué à rejeter dans l'ombre ce brillant Bellechassois aux multiples talents. Heureusement, Denis Racine vient corriger cette lacune. Et, en ce sens, il représente un exemple à suivre pour d'autres biographes à écrire sur des personnages politiques importants. Pensons à des hommes comme Paul Sauvé, Jos-D. Bégin, Antonio Talbot et Onésime Gagnon qui ont gravité dans l'entourage de l'ex-premier ministre Maurice Duplessis.




Denis Racine



Adélar Turgeon
Un parlementaire de cœur et de culture
(1863 - 1930)



Société historique de Bellechasse



Société de généalogie de Québec
Contribution n° 101
2004

Assemblée générale annuelle de la Société historique de Bellechasse

30 avril 2006, 14 heures, Salle de l'Âge d'or de Saint-Gervais

Ordre du jour

1. Mot de bienvenue et constatation du quorum (minimum de 12 membres en règle)
2. Lecture et adoption de l'ordre du jour
3. Nomination d'un(e) secrétaire d'assemblée
4. Lecture et adoption du procès-verbal de l'assemblée générale de 2005
5. Suivi du procès-verbal
6. Rapport de la trésorière sur la situation financière
7. Ratification de la décision du C.A. concernant la nomination du vérificateur pour 2004
8. Dépôt et acceptation des états financiers
9. Nomination d'un vérificateur pour 2006
10. Modification quant au nombre de membres du C.A : proposition de le porter à 10 membres
11. Élection au conseil d'administration
12. Questions et suggestions des membres
13. Varia
14. Clôture de l'assemblée

Joignez l'utile à l'agréable

À l'occasion du 20^e anniversaire de la Société historique de Bellechasse, venez déguster avec nous le gâteau de circonstance!

Que chantiez-vous en Bellechasse?

Que chantaient autrefois en Bellechasse parents, grands-parents, maîtres d'école et élèves? Voilà ce que cherche à connaître le Festival de chant choral de Saint-Michel. Il sollicite la collaboration des membres de la Société historique de Bellechasse dans le cadre du projet « Les chansons de l'Ancêtre ». Ces chansons, qui ont marqué nos vies et notre histoire, seront présentées aux festivaliers 2006 sous forme de cahiers. Vous souvenez-vous de telles chansons : paroles, musique, petite histoire ? Faites-nous les connaître en nous écrivant : Festival chant choral, **C.P. 2000, Saint-Michel-de-Bellechasse, Québec, GOR 3S0** ou info@chantchoral.ca **Informations supplémentaires : (418) 884-4128**

C'était hier!

Automne 1990, vol. 2, n° 4, rédacteur : Fernand Breton

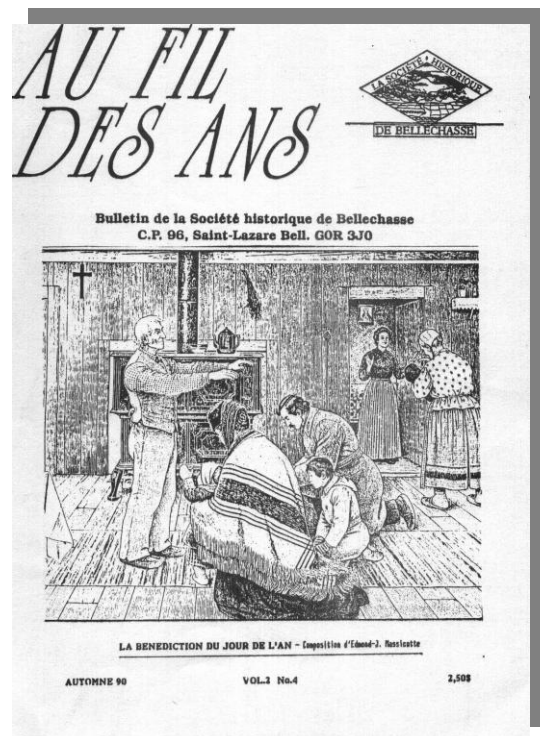
Sommaire

5^e parution (24 pages)

Nouvelles de notre société d'histoire
Nos familles¹
Nos représentants à l'Assemblée nationale
La tueuse²
Le lien généalogique
La tragédie de l'Obiou³
La sorcière de Beaumont
Les Bellechassois et la guerre de Sécession⁴
Les six mariages de Joseph Therrien
La SHB rencontre les maires de la MRC de Bellechasse

Conseil d'administration de l'époque

Roger Patry, président
Fernand Breton, vice- président
André Beaudoin, secrétaire
Monique Breteau, trésorière
Claudette P. Breton
Jean Royer
Raynald Blouin
Jeannine Émond Cadrin
Gilles Sheedy



¹ La chronique généalogique d'*Au fil des ans* traitait des Tanguay de Bellechasse.

² Une recherche effectuée par Roger Patry auprès des registres des sépultures des différentes paroisses couvertes par le la SHB permettait de compiler le total des inhumations attribuées à la grippe espagnole. Phénomène bien connu, les localités desservies par le train étaient généralement les plus éprouvées. Saint-Charles, avec 47 inhumations, était la localité la plus affectée par la terrible épidémie. Suivaient par la suite Saint-Damien (30 victimes) et Sainte-Claire (28 victimes). Les municipalités moins peuplées étaient évidemment moins affectées (Saint-Nazaire, 4 victimes, Sainte-Sabine, 1 décès). Au total, sur le territoire couvert par la Société historique de Bellechasse, l'épidémie emporta 321 personnes.

³ Parmi les victimes de la tragédie figuraient l'abbé Paul-Émile Arsenault, originaire de Saint-Gervais, l'abbé Joseph Pelchat, natif de Saint-Magloire et à l'époque curé de sa paroisse natale. La localité de Saint-Camille était également sous le deuil avec le décès de Ghislaine Poulin, coiffeuse. Au total, 120 pèlerins perdirent la vie lors de la tragédie du 13 novembre 1950.

⁴ Dans la monographie publiée à l'occasion du 200^e anniversaire de Saint-Gervais en 1980, nous pouvons lire qu'un dénommé Eugène Rouleau prit part à la guerre de Sécession américaine. Il fut capturé par les Sudistes et fusillé avec deux de ses compatriotes, les frères Fortier, fils d'un médecin.

Au fil des ans

M O T S

C O D E S

- 1) Rue de Saint-Anselme.
- 2) Ex-membre du C.A. de la SHB.
- 3) Titre d'un article de notre parution précédente.
- 4) Septième curé d'Armagh.
- 5).Municipalité desservie par la 281.
- 6) Curé de Saint-Gervais de 1909 à 1914.
- 7) Député conservateur de Bellechasse au cours des années 1950.
- 8) Le presbytère de cette paroisse est détruit par le feu le 10 juillet 1881.
- 9) Maire de Saint-Malachie au cours des années 1920.
- 10) Le prince de Galles (futur George V) visite cette paroisse en 1908.

1) 05 09 05 24 06 03 06

□ □ □ □ □ □ □ □

2) 04 02 12 03 06 05 17 24 14 06 16

□ □ □ □ □ □ □ □ □ □ □ □

3) 14 06 21 08 24 14 16 09 22 04 16 06 24 03 21

□ □ □ □ □ □ □ □ □ □ □ □ □ □ □ □

4) 08 26 03 09 14 14 06 21 04 20 21 17 02

□ □ □ □ □ □ □ □ □ □ □ □ □ □

5) 21 04 09 02 16 20 04 05 14 17 09 03 06

□ □ □ □ □ □ □ □ □ □ □ □ □ □

6) 11 24 07 06 03 16 14 06 21 21 04 03 12

□ □ □ □ □ □ □ □ □ □ □ □ □ □

7) 02 17 06 14 12 17 03 09 17 02

□ □ □ □ □ □ □ □ □ □ □ □

8) 21 04 09 02 16 03 04 18 11 04 06 14

□ □ □ □ □ □ □ □ □ □ □ □ □ □

9) 10 17 21 06 18 11 07 09 14 17 12 06 04 24

□ □ □ □ □ □ □ □ □ □ □ □ □ □ □ □

10) 21 04 09 02 16 11 06 02 03 09

□ □ □ □ □ □ □ □ □ □ □ □

par **André Beaudoin**

Chaque chiffre correspond toujours à la même lettre. Commencer par les réponses les plus faciles. Compléter par déduction.

Solution de la parution précédente

- 1) Prénom d'un personnage de notre parution précédente : **Onésime**
- 2) Desservi par la 216 : **Saint-Malachie**
- 3) Premier prêtre desservant de Beaumont : **Thomas Morel**
- 4) En décembre 1948, nouveau curé de La Durantaye : **Georges Giguère**
- 5) Première sépulture à Honfleur : **Joseph Dutil**
- 6) Curé de Saint-Nérée de 1930 à 1940 : **Louis Richard**
- 7) Rang de Saint-Damien : **Trois Pistoles**
- 8) Membre du comité du centenaire de Saint-Raphaël : **Richard Thibault**
- 9) Ex-membre du C.A. de la SHB : **Jacqueline Duquet**
- 10) Rue de Sainte-Claire : **Prévost**

Au fil des mois

Nouveaux membres*

- 705 : René Blais, Saint-Nazaire, membre individuel
- 706 : Gilles Vézina, Saint-Michel, membre individuel
- 707 : Jean-Pierre Béchard, Sainte-Claire, membre individuel
- 708 : Dany Lessard, Saint-Gervais, membre individuel
- 709 : Congrégation des sœurs de Notre-Dame- du -Perpétuel -Secours, Saint-Damien
- 710 : Sylvie Baillargeon, Sainte-Claire, membre individuel
- 711 : Irène Harbour, Saint-Raphaël, membre individuel
- 712 : Céline Morin, Saint-Malachie, membre individuel
- 713 : Lucille Laliberté, Sainte-Claire, membre individuel
- 714 : Régis Lemieux, Lévis, membre individuel
- 715 : Gabrielle Vermette, Saint-Raphaël, membre individuel
- 716 : Maurice Gosselin, Montréal, membre individuel
- 717 : Jacques Pinel, Saint-Damien, membre individuel
- 718 : Laval Fortier, Sainte-Claire, membre individuel
- 719 : Bibliothèque nationale du Québec, Montréal
- 720 : Noëlla Baillargeon, Saint-Anselme, membre individuel
- 721 : Gilles Laflamme, Lévis, membre individuel
- 722 : Guy Thériault, Lévis, membre individuel
- 723 : Gisèle Audet, Saint-Léon-de-Standon, membre individuel
- 724 : Pierre-Paul Sénéchal, Beaumont, membre individuel
- 725 : Genalogy Allen County Public Library, Indiana
- 726 : Jean-Roch Fontaine, Buckland, membre individuel
- 727 : Lucille B. Lachance, Saint-Damien, membre individuel
- 728 : Marguerite Marceau, Sainte-Claire, membre individuel
- 729 : Marie-France Asselin, Saint-Gervais, membre individuel
- 730 : Lucille Audet, Saint-Jean-Chrysostome, membre familial
- 731 : Rachelle Leblond, Saint-Gervais, membre individuel
- 732 : Carole Carrier, Saint-Émile, membre individuel

Saint-Michel

Dans son édition du 23 décembre dernier, l'hebdomadaire *L'Avantage* nous apprenait qu'un comité de citoyens de Saint-Michel avait été mis sur pied depuis quelques mois pour tenter de sauvegarder le vieux phare qui est « au cœur de bien des discussions dans cette municipalité ». Le comité est composé (en date de parution de l'article) du maire Léonard Leclerc, de Clermont Bourget, Jean Morissette, Claude Bélanger, Gilles Vézina et Gemma Gauthier. Pêches et Océans Canada, propriétaire du site patrimonial, souhaite remplacer le vétuste phare par une structure moderne, mais cette option ne cadrerait pas, selon le comité, avec le cachet historique et patrimonial de la municipalité. Rappelons au passage, que Saint-Michel est considéré à juste titre comme un des plus beaux villages du Québec.

Le vieux phare approche résolument son centième anniversaire puisqu'il fut construit en 1918. Le projet de Pêches et Océans Canada demanderait un investissement de 139 000 \$ alors que l'option de sauvegarde proposée par le comité coûterait 230 000 \$. L'article du journal *L'Avantage* nous apprend que la municipalité prendra une décision d'ici la mi-février quant à « l'orientation finale qu'elle prendra dans le dossier ». Puisque Pêches et Océans est prêt à investir sensiblement le même montant dans la proposition émanant du milieu, le manque à gagner est de 100 000 \$, montant qui pourrait être comblé par le projet Pacte rural et par la Caisse populaire du Littoral ainsi que par divers organismes du milieu. D'autres programmes gouvernementaux sont également envisagés.

* Est considéré comme nouveau membre, toute personne ou organisme qui a omis de renouveler son adhésion depuis plus d'un an.

Nos généreux donateurs

2005

Maurice Goulet : 5 \$
Meuble Idéal : 60 \$
Charles-Henri Morin : 5 \$
Pierrette Labbé : 10 \$
André Patry : 5 \$
Marcel Boutin : 3 \$
Yolande Tanguay : 5 \$
Gisèle Isabelle : 5 \$
Yves Morin : 5 \$
Juliette Lamontagne : 10 \$
Gaston Bernier : 10 \$
Simon Roy : 5 \$
René Lamontagne : 5 \$
Susanne Mercier : 5 \$
Robert Nadeau : 5 \$
Michelle Audet : 5 \$
Cécile Jolin : 40 \$
Solange Frenette : 5 \$
Jean-Paul Bélanger : 5 \$
Jeannine Émond Cadrin : 30 \$
Nicole Blouin : 5 \$
Susanne Mercier : 5 \$
Marc-Guy Létourneau : 53 \$
Fernand Breton : 150 \$

2006 (au 15 janvier)

Louise Bélanger : 10 \$
Meuble Idéal : 60 \$
René Lamontagne : 5 \$
Yves Morin : 15 \$
Promutuel Dorchester : 60 \$
Simon Roy : 40 \$
Lucien Cadrin : 5 \$
Charles-Henri Morin : 5 \$
Yolande Tanguay : 10 \$
Cécile Jolin Lemay : 5 \$
Claude Lachance : 25 \$
Gisèle Audet : 5 \$
Jeannine Émond Cadrin : 40 \$

**Merci
également à
nos
principaux
supporteurs
financiers :**

MRC de Bellechasse

*Promutuel de
Bellechasse*

*Caisses populaires
Desjardins*

Au fil des ans

A photograph of a snowy winter trail in a forest. The path is covered in snow and has tracks from skis or snowshoes. Long, dark shadows of trees are cast across the snow, indicating a low sun. The trees are mostly bare, with some evergreens visible in the distance. A red signpost is visible on the left side of the path.

Sentier d'hiver à Sainte-Sabine...

*...si typiquement bellechassois!
...si typiquement québécois !*